

La guerre froide, une périodisation impossible ?

Pierre GROSSER

Résumé

Si la guerre froide est souvent considérée comme un bloc, voire comme l'« enveloppe » englobant toute l'histoire du second XX^e siècle, sa périodisation reste des plus complexes. En effet, celle-ci dépend de la définition même que l'on donne de la guerre froide, qui n'est pas unique. Surtout, si l'on dépasse l'affrontement entre Washington et Moscou, on s'aperçoit que cette périodisation se décline différemment selon les espaces, à plus forte raison si l'on agrandit l'échelle d'observation. Reste, malgré la tendance actuelle de l'historiographie à décentrer le regard loin de l'affrontement stratégique, que les grands tournants de la guerre froide, tels qu'ils ont été perçus par les contemporains, demeurent le plus souvent valables.

Mots-clés : périodisation, historiographie, guerre froide, 1945-.

Abstract

Whereas the Cold War is often seen as one unit or even as the “envelope” covering the entire history of the second half of the 20th century, its periodization remains highly complex. Indeed, it depends on the definition given to the Cold War, which is variable. Furthermore, if we go beyond the confrontation between Washington and Moscow, it appears that the periodization has different manifestations according to the spaces involved, especially if the scale is changed. It remains true, nonetheless, despite the current tendency in historiography to shift its focus far off strategic confrontations, that the major turning points in the Cold War as they were perceived by contemporary historians are most often still valid.

Keywords: periodization, historiography, Cold War, 1945-.

Plus le temps passe, plus la guerre froide est considérée comme un bloc. C'est ainsi qu'elle est désormais enseignée dans le secondaire français. Il existe d'ailleurs des « *Cold War Studies* », par exemple en Allemagne¹, des centres dédiés à la collecte de documents et à la recherche (le *Cold War International History Program* à Washington est le plus connu), des revues spécifiques (*The Journal of Cold War Studies*, *Cold War History*). On commence, significativement, à travailler sur la mémoire de la guerre froide. Mémoire tronquée ou parcellaire : ainsi la guerre froide n'a-t-elle guère suscité de musées ou de monuments aux États-Unis, du fait de l'intensité des controverses qui y ont

1. GREINER Bernd, « Kalter Krieg und “Cold War Studies” », *Docupedia-Zeitgeschichte*, 2010, [en ligne], http://docupedia.de/zg/Cold_War_Studies (consulté le 11 février 2010).

cours² ; en revanche, l'archéologie de la guerre froide s'y développe, comme dans d'autres pays anglo-saxons et dans les pays scandinaves, et des efforts sont faits en vue de préserver des sites remarquables, notamment nucléaires. Aux États-Unis toujours, point de médaille pour ceux, militaires et civils, qui ont servi durant la guerre froide, mais un certificat de commémoration, qui indique des dates précises : la guerre froide aurait commencé le 2 septembre 1945 (date de la capitulation du Japon) et aurait pris fin le 26 décembre 1991, au lendemain donc de la disparition de l'Union soviétique³.

La guerre froide apparaît d'autant plus comme un bloc qu'elle semble appartenir à un passé révolu, qui suscite la nostalgie ou la hantise. Il est révolu puisque la « bipolarité » aurait pris fin en 1989-1991 et que le communisme ne paraît plus une menace depuis la fin des années 1980 (même s'il est entendu que certains régimes communistes se sont adaptés aux nouvelles conditions apparues dans les années 1990⁴). Le « temps des gladiateurs » serait dépassé, la scène internationale ayant été profondément transformée⁵. Pour certains, ce passé semble – à tort – rétrospectivement constituer un moment de stabilité et de prévisibilité, d'équilibre, d'ordre, de dissuasion nucléaire assurée : dès le début des années 1990, bien des spécialistes des relations internationales ont diagnostiqué la généralisation du désordre mondial, et considèrent – à tort – que le monde est aujourd'hui plus dangereux qu'il ne l'était à l'époque de la guerre froide. D'autres, au contraire, s'alarment de la présence persistante de la guerre froide dans les esprits. La Chine dénonce ainsi de temps à autre la « mentalité de guerre froide » des Américains et refuse d'être considérée par les États-Unis comme leur nouvel ennemi. Certains regrettent aussi que les relations américano-russes soient de manière répétitive qualifiées de « nouvelle guerre froide » lorsqu'elles se tendent, et de « nouveau Yalta » lorsqu'elles se détendent. L'administration Bush a donné l'impression, après le 11 septembre, d'affronter les mêmes défis que celle de Truman en 1946-1947, tandis que les néo-conservateurs annonçaient le déclenchement de la Quatrième Guerre mondiale contre le totalitarisme islamique (la Troisième étant ce que nous appelons la guerre froide⁶). La crise de 2014 en Crimée

2. WIENER John, *How We Forgot the Cold War. A Historical Journey across America*, Berkeley, University of North Carolina Press, 2012.

3. DUDZIAK Mary, *War-Time. An Idea, Its History, Its Consequences*, New York, Oxford University Press, 2012, chapitre 2.

4. DIMITROV Martin K. (dir.), *Why Communism Did Not Collapse. Understanding Authoritarian Regime Resilience in Asia and Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

5. Voir par exemple les nombreux ouvrages de Bertrand Badie, qui réifient la guerre froide

6. Sur ces analogies historiques, je renvoie à GROSSER Pierre, *Traiter avec le diable. Les vrais défis de la diplomatie au XXI^e siècle*, Paris, Odile Jacob, 2013, première partie.

a vu resurgir les vétérans de la guerre froide : alors que les anciens « durs » crient à la permanence de la menace, les anciens « réalistes » supplient au contraire qu'on ne se laisse pas de nouveau entraîner dans une rivalité potentiellement dangereuse. Ajoutons que, quoi qu'il en soit, la guerre froide s'est souvent muée en une expression générique visant à définir le monde d'après-guerre, de 1945 à 1989-1991 ; et l'on ne saurait nier, de fait, que l'histoire des sciences, des sciences sociales et de la culture, du développement, en bref toute l'histoire des sociétés du second XX^e siècle est constitutivement marquée par l'omniprésence de la guerre froide.

Le temps est aux bilans collectifs en vue de l'écriture d'une « nouvelle histoire » de la guerre froide. Or, il est frappant de constater que les bilans disponibles ne s'attardent guère sur la question de la périodisation. Ainsi la *Cambridge History of the Cold War*, publiée en 2010, choisit-elle pour césures entre ses trois tomes le début des années 1960 et 1975, mais n'explique pas ce choix. Chacun de ses volumes accueille par ailleurs des analyses portant sur l'ensemble de la période. Quant à l'*Oxford Handbook of the Cold War*, publié en 2013, il prétend réinterpréter la guerre froide en l'intégrant dans l'histoire globale du XX^e siècle : du coup, les chapitres sont thématiques et géographiques, ce qui paraît sous-entendre qu'il n'y a plus de coupure chronologique pertinente et que toute analyse dépend en quelque sorte de lieux ou de questions particuliers. Il en va exactement de même pour l'histoire de la guerre froide dans le Tiers-Monde⁷. Cette perspective « géographique » est devenue une sorte d'exercice imposé : on la retrouve encore dans le *Routledge Handbook of the Cold War*, publié en 2014, où elle est articulée avec des chapitres thématiques et des séquences chronologiques privilégiées – le début et la fin de la guerre froide, mais aussi les années 1970 devenues très à la mode à cause de l'ouverture récente de leurs archives.

La périodisation de la guerre froide dépend de sa définition

Il y a près de vingt ans, j'avais montré dans un ouvrage que la chronologie de la guerre froide dépendait de son interprétation⁸. Si j'ai recomposé depuis la typologie des configurations possibles⁹, je pense que l'exercice conserve tout son intérêt.

7. MCMAHON Robert J. (dir.), *The Cold War in the Third World*, New York, Oxford University Press, 2013.

8. GROSSER Pierre, *Les temps de la guerre froide. Réflexions sur l'histoire de la guerre froide et les causes de sa fin*, Bruxelles, Complexe, 1995, première partie.

9. GROSSER Pierre, *1989, l'année où le monde a basculé*, Paris, Perrin, 2009, conclusion ; et « 1989, le débat continue », *Communisme*, 2011, 99-101.

Une première approche consiste à considérer la scène internationale à travers les rivalités de puissance, les rapports de domination et les conflits. La question se pose alors de la détermination des bornes chronologiques de la guerre froide. Cette approche est elle-même susceptible de deux lectures.

La première consiste à l'inscrire dans la longue rivalité entre Britanniques et Russes en Eurasie¹⁰ et à affirmer que les Britanniques ont simplement passé le relais aux États-Unis : n'est-il pas vrai, après tout, que les lieux de tension de la guerre froide, de la Méditerranée orientale au Pacifique, correspondent peu ou prou aux zones d'affrontement entre Britanniques et Russes au XIX^e siècle (des Balkans à la Corée, en passant par l'Afghanistan) ? Nombreux sont les spécialistes qui pensent que le « Grand Jeu » s'est même prolongé après 1991 en Asie centrale et qu'il se poursuit actuellement au Moyen-Orient, avec le « retour » de la Russie. On peut aussi considérer que la guerre froide serait née de la nécessité de gérer la question allemande¹¹. Son principal enjeu serait en ce cas le maintien de l'équilibre et de l'ordre européens. La guerre froide commencerait en 1943 avec les premières discussions entre Alliés, et procéderait des choix stratégiques effectués par ceux-ci durant la Seconde Guerre mondiale (l'ouverture du Second Front et sa localisation), des enjeux politico-stratégiques afférents aux combats qui ont alors *de facto* divisé l'Europe¹². On pourrait encore soutenir que la guerre froide a surgi « de la course au Japon » de l'été 1945 et de la mise en application, dans toute l'Asie, du règlement improvisé du désarmement japonais¹³. En définitive, s'il faut se garder de lire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale au travers du prisme de la future guerre froide¹⁴, les arguments

10. OTTE T. G., « "A Very Internecine Policy". Anglo-Russian Cold Wars before the Cold War », dans BAXTER Christopher et al. (dir.) *Britain in Global Politics*, tome 1 *From Gladstone to Churchill*, Basingstoke, Palgrave, 2013, p. 17-44.

11. Voir les articles de Marc Trachtenberg, regroupés dans *The Cold War and After. History, Theory, and the Logic of International Politics*, Princeton, Princeton University Press, 2012. Une nouvelle génération d'historiens réhabilitant la primauté de la politique extérieure insiste aussi sur les logiques structurelles et sur la centralité allemande : SIMMS Brendan, *Europe. The Struggle for Supremacy, from 1453 to the Present*, New York, Basic Books, 2013, chapitre 7.

12. SOUTOU Georges-Henri, *La guerre de cinquante ans. Les relations Est-Ouest (1943-1990)*, Paris, Fayard, 2001.

13. WALKER J. Samuel, « Recent Literature on Truman's Atomic Bomb Decision: The Triumph of the Middle Ground? », dans COSTIGLIOLA Frank et HOGAN Michael J. (dir.), *America and the World. The Historiography of American Foreign Relations since 1941*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014 (1^{re} éd. 1995) ; WOLFF David, « Japan and Stalin's Policy toward Northeast Asia after World War II », *The Journal of Cold War Studies*, 15-2, 2013, p. 4-29 ; SPECTOR Ronald H., *In the Ruins of Empire. The Japanese Surrender and the Battle for Postwar Asia*, New York, Random House, 2007. GALLICCHIO Marc, *The Scramble for Asia. U.S. Military Power in the Aftermath of the Pacific War*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2008.

14. KIMBALL Warren F., « The Incredible Shrinking War. The Second World War, Not (Just) the Origins of the Cold War », *Diplomatic History*, 25-3, 2001, p. 347-365. Voir aussi les travaux de David Reynolds.

ne manquent pas, on le voit, qui invitent à penser que celle-ci serait bien née de celle-là, en dépit de la supposée pérennité de la Grande Alliance.

D'aucuns soutiennent que la guerre froide est l'inévitable produit de la bipolarité. Le problème est que les États-Unis ont toujours été plus puissants que l'Union soviétique. Et que, diplomatiquement, le duopole ne s'impose que dans les années 1960, de même que le fameux « équilibre de la terreur ». En fait, les États-Unis n'ont jamais reconnu l'Union soviétique comme une égale, ce qui n'a évidemment pas manqué de réveiller les frustrations de la vieille Russie puis de les entretenir durablement¹⁵. Dans les années 1980 la situation devient proprement ingérable : non seulement l'écart économique entre les deux Grands s'accroît de beaucoup, mais l'Union soviétique doit à présent faire face à tous les grands pôles de puissance (États-Unis, CEE, Japon, Chine) tandis que toutes ses « opérations de charme » échouent, que ce soit en Asie ou en Europe¹⁶. Toutefois, les États-Unis ne semblent pas spécialement assurés de leur puissance non plus, ce qui a pu faire dire à ce moment-là que les vainqueurs de la guerre froide étaient en fait le Japon et l'Allemagne... En tout cas, pour Jack Matlock, la guerre froide finit en 1988, lorsque les deux puissances décident de coopérer pour défendre leurs intérêts mutuels, quand elles renoncent au jeu à somme nulle qu'elles avaient joué jusque-là et se délestent de ces perceptions biaisées qui n'avaient eu de cesse d'alimenter le conflit.

Mais, sitôt le conflit officiellement clos, nombre de Russes ont développé une vive rancœur à l'endroit des Américains, qu'ils ont accusés de s'être unilatéralement déclarés vainqueurs et, pire, de vouloir affaiblir la puissance russe par divers moyens, que ce soit en poussant au démantèlement de son territoire comme ils avaient auparavant poussé au démantèlement de l'Union soviétique, ou bien en favorisant le « *big bang* » libéral des années 1990, de nature à « exterminer » le peuple russe ; certains sont allés jusqu'à soutenir que les États-Unis avaient poursuivi de la sorte l'œuvre des nazis et que seul Poutine avait permis à la Russie de leur résister et de se redresser.

Une deuxième lecture consiste à interpréter la guerre froide comme un défi lancé par le Sud à l'ordre occidental-impérial. La guerre froide commencerait en ce cas dès 1917 d'un point de vue idéologique (qu'on songe à l'émergence de la rhétorique anti-impérialiste et anti-coloniale,

15. Sur la question de leur statut international, PAUL T.V., LARSON Deborah Welch et WOHLFORTH William C. (dir.), *Status in World Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

16. RADCHENKO Sergey, *Unwanted Visionaries. The Soviet Failure in Asia at the End of the Cold War*, New York, Oxford University Press, 2014.

ainsi qu'aux liens tissés entre eux par les pays « du Sud ») et dans les années 1930 d'un point de vue économique, lorsque l'Union soviétique doit choisir une voie autarcique qui devient un mode de développement alternatif, impulsé par l'État et érigé en modèle pour les pays de la Périphérie. Certes, à partir des années 1950, l'Union soviétique a déjà révisé cette voie de développement et n'est plus hostile à des échanges avec les pays non communistes, mais elle se trouve du même coup cantonnée dans la position d'un pays du Sud, capable seulement de vendre des matières premières aux pays riches¹⁷. Pour autant, elle continue d'incarner un modèle qui promet de sortir de l'arriération sans tomber sous la dépendance du Centre. Reste que la déconnexion souhaitée par le Sud et le « nouvel ordre économique international » des années 1970 échouent : dans le domaine économique comme politique, la contre-révolution des années 1980 se fait contre le Sud (sabotage de la conférence de Cancun en 1982, soutien aux guérillas contre les régimes socialistes, politiques d'ajustement structurel à la faveur de la crise de la dette...). En somme, l'Est aurait perdu la guerre froide parce qu'il serait devenu un Sud et aurait fini par se rendre dépendant financièrement du Centre¹⁸. La fin du Tiers-Monde a peut-être précédé la fin de la guerre froide, les deux n'en sont pas moins intimement liés¹⁹.

Dans la deuxième approche, plus téléologique, la guerre froide consisterait dans le combat victorieux mené, dès 1917, par les démocraties contre l'alternative communiste. Telle est l'approche classique développée par André Fontaine. Observons, à cet égard, que si nombre d'ouvrages considèrent encore les années 1917-1945 comme le simple « prélude » de la guerre froide, les travaux se multiplient actuellement qui réévaluent l'importance propre de cette période, alléguant l'intensité des « guerres civiles » qui secouent l'Europe sur fond de conflit entre révolution et contre-révolution²⁰. Les historiens les moins hostiles à l'Union soviétique insistent à nouveau sur l'hostilité que celle-ci suscitait dès les années 1920²¹, et

17. SANCHEZ-SIBONY Oscar, *Red Globalization. The Political Economy of the Soviet Cold War from Stalin to Khrushchev*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

18. Pour la RDA, voir BERGHOFF Hartmut et BALBIER Uta Andrea (dir.), *The East German Economy, 1945-2010. Falling behind or Catching Up?*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

19. WESTAD Odd, « Two Finales : How the End of the Third World and the End of the Cold War are Linked », dans LUNDESTAD Gail (dir.) *International Relations since the End of the Cold War. New and Old Dimensions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 133-148.

20. En particulier CONWAY Martin et GERWARTH Robert, « Revolution and counter-revolution », dans BLOXHAM Donald et GERWARTH Robert (dir.) *Political Violence in Twentieth-Century Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 140-175.

21. CARLEY Michael Jabara, *Silent Conflict. A Hidden History of Early Soviet-Western Relations*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2014.

ceux qui lui sont les plus hostiles soulignent que, déjà dans les années 1930, Moscou organisait les noyaux militants appelés par la suite à s'emparer du pouvoir²². Remarquons par ailleurs que le communisme est souvent considéré comme un bloc dans l'historiographie, notamment depuis le *Livre Noir*²³ : pour preuve, si ce n'est dans l'introduction et dans une des parties qui éclaire quelques tournants de son histoire à l'échelle globale (notamment 1936, 1956 ou 1989), le *Handbook of the History of Communism* ne propose aucune chronologie. La disparition du communisme, qu'on peut assimiler au moment où Gorbatchev abandonne la vision marxiste des relations internationales, marque-t-elle la fin de la guerre froide ? Manifestement oui. Sauf qu'à partir du moment où le communisme est présenté comme congénitalement condamné, la tentation existe de faire remonter sa fin toujours plus haut dans l'histoire, de sorte que pour certains le tournant final ne serait plus 1989, ni même les années 1970, mais 1968, 1956, voire la confiscation du pouvoir par Staline ou même 1917²⁴ !

Si l'histoire marche inéluctablement vers un monde plus démocratique, pacifique et prospère, l'histoire de la guerre froide peut même être considérée comme une simple « note de bas de page » de l'histoire de la mondialisation, de la démocratisation ou des droits de l'homme²⁵. Un des grands débats de ces dernières années vise à établir si les droits de l'homme « modernes » sont le produit d'une longue évolution depuis le XVIII^e siècle, un produit de la Seconde Guerre mondiale (et donc des années 1940), ou bien une « nouvelle utopie » aux accents anti-étatiques et globalistes qui se serait structurée dans les années 1970²⁶. Le milieu des années 1970 ne s'ouvre-t-il pas sur ce que Samuel Huntington a qualifié de « troisième vague » de la démocratisation, commençant en Europe du Sud, puis touchant l'Amérique latine, l'Asie orientale, enfin l'Europe de l'Est ? Dans la dernière de ces perspectives, l'histoire de la guerre froide en Europe devient par exemple moins intéressante en elle-même que

22. APPLEBAUM Anne, *Iron Curtain. The Crushing of Eastern Europe (1945-56)*, New York, Doubleday, 2012.

23. COURTOIS Stéphane et al., *Le Livre noir du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1997.

24. PONS Silvio, « 1989 in Historical Perspective: The Problem of Legitimation », dans KRAMER Mark et SMETANA Vit (dir.), *Imposing, Maintaining, and Tearing Open the Iron Curtain. The Cold War and East-Central Europe, 1945-1989*, Lanham, Lexington Books, 2014, p. 515-522.

25. IRIYE Akira, « Historicizing the Cold War », dans IMMERMANN Richard H. et GOEDDE Petra (dir.), *The Oxford Handbook of the Cold War*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p.15-31.

26. Outre les débats autour du livre de Samuel MOYN, *The Last Utopia. Human Rights in History*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2010, voir IRIYE Akira, GOEDDE Petra et HITCHCOCK William I. (dir.), *The Human Rights Revolution. An International History*, New York, Oxford University Press, 2012. Pour les années 1970, ECKEL Jan et MOYN Samuel (dir.), *The Breakthrough. Human Rights in the 1970s*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2013.

l'histoire de la construction européenne, laquelle aurait d'ailleurs joué un rôle important dans la fin même de la guerre froide, aussi bien sur le moment, lors des « glorieuses » années 1986-1992, qu'en raison de l'œuvre qu'elle a accomplie antérieurement, spécialement dans les années 1970²⁷. Sans doute, par ailleurs, le Conseil de sécurité des Nations unies est-il alors bloqué, mais le multilatéralisme a progressé de beaucoup au cours de cette décennie cruciale, les organisations non gouvernementales (ONG) se sont multipliées, de nouvelles normes en matière de relations internationales se sont affirmées (songeons à la mise en place de nouvelles formes de gouvernance régionale et globale que traduisent les sommets internationaux réguliers comme le Conseil européen et le G7 en 1974-1975²⁸) ; surtout, les questions « globales » ont alors émergé avec force (risque d'holocauste nucléaire, défis environnementaux, etc.) et ont fait apparaître que les divisions contemporaines du monde ne permettaient pas une réponse appropriée à ces nouveaux dangers. La contribution des années 1970 à la reconnaissance des questions transnationales, des acteurs transnationaux, des interdépendances, voire des questions globales, a été décisive²⁹. Dans cette optique, le retour à la guerre froide de la première moitié des années 1980 ne saurait passer pour autre chose qu'une simple parenthèse : c'est bel et bien dans les années 1970 que les fondements du nouvel ordre apparu au début des années 1990 doivent être cherchés ou même, si l'on se force à lire l'histoire contemporaine du monde à travers ce prisme du transnational/global³⁰, dans les années 1960³¹. Toutefois, la guerre froide ne sera jamais complètement terminée pour tous ceux qui sont en quête de « monstres » à détruire : la rhétorique de la guerre froide a été puissamment réactivée après le 11 septembre...

Une troisième et dernière approche insiste sur la chronologie de la modernité, au regard de laquelle il existerait une certaine continuité

27. PATEL Kiran Klaus et WEISBRODE Kenneth (dir.), *European Integration and the Atlantic Community in the 1980s*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

28. MOULON-DRUOL Emmanuel, « "Managing from the Top" : Globalization and the Rise of Regular Summitry, Mid-1970s-early 1980s », *Diplomacy & Statecraft*, 23-4, 2012, p. 679-703.

29. FERGUSON Niall et al. (dir.), *The Shock of the Global. The 1970s in Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010. La science politique des relations internationales avait pris ce tournant dès le début des années 1970.

30. IRIYE Akira et al., *Global Interdependence. The World After 1945*, Cambridge, Harvard University Press, 2014. En fait, l'ouvrage commence tout de même par une histoire des relations internationales assez classique rédigée par Wilfried Loth, historien allemand plutôt marqué à gauche. Comme dans le chapitre sur la culture, le tournant majeur est situé dans les années 1970, lorsque les deux Grands perdent leur monopole sur la définition de l'agenda diplomatique avec la multiplication des acteurs, et sur les formes culturelles.

31. GARVIN Francis J. et LAWRENCE Mark Atwood (dir.), *Beyond the Cold War. Lyndon Johnson and the New Global Challenges of the 1960s*, New York, Oxford University Press, 2013.

entre les années 1930 et les années 1950. L'idée force est ici que les deux modèles politiques et économiques en présence, en tant qu'ils promeuvent tous deux une modernisation dans le cadre de l'État-nation³², ne seraient pas totalement différents (le monde communiste serait même, dans cette perspective, la caricature de la haute modernité, avec ses pouvoirs verticaux, sa volonté d'homogénéisation, ses utopies... et sa base industrielle). Mais leur équilibre aurait été mis à mal à partir de la fin des années 1960 : la stabilisation de la guerre froide au Centre aurait eu pour contrepartie l'apparition de désordres intérieurs dans les deux camps, symbolisés par le « moment 1968 ». La mise en place de la détente par les deux Grands, au début des années 1970, peut dès lors être interprétée comme l'expression de leur commune volonté de « souffler », afin de faire face à leurs crises internes³³. Le projet aurait été d'abord conservateur, avec pour maître-mot la stabilisation. L'on peut tout autant dire, comme une partie de la gauche, que le retour aux tensions des années 1980 n'était pas moins tactique en ce sens qu'il visait lui aussi à mettre au pas les oppositions, à mieux aligner les alliés, et à justifier les dépenses du complexe militaro-industriel. Mais cela n'aurait pu empêcher que l'héritage des transformations intérieures issues de l'épisode « 1968 » fasse souterrainement son œuvre et mine ainsi le système de la guerre froide et en particulier le bloc soviétique. En somme, le paradoxe de la détente est qu'elle aurait causé la dissolution du système qu'elle était supposée stabiliser³⁴ ; elle aurait fait le lit d'un nouveau monde, celui de la flexibilité, des réseaux, des interdépendances, etc. ; l'Ouest s'y serait adapté (parfois dans la douleur), l'Est aurait craqué et se serait effondré, et le Sud resterait souvent attaché aux anciennes pratiques qui mènent à l'autoritarisme et parfois aux nettoyages ethniques.

Échelles temporelles et échelles spatiales

Il peut être curieux d'affirmer, en un temps où l'on n'a de cesse d'insister sur le transnational et le global, que l'échelle régionale possède une importance décisive pour l'analyse historique. C'est pourtant bien le cas, même s'il est entendu que les dynamiques régionales sont toujours en lien

32. DUARA Prasenjit, « The Cold War as a historical period : an interpretive essay », *The Journal of Global History*, 6-3, 2011, p. 457-480.

33. C'est l'argument de Jeremi Suri : voir *Power and Protest. Revolution and the Rise of Detente*, Cambridge, Harvard University Press, 2003 et « The Rise and Fall of an International Counterculture, 1960-1975 », *The American Historical Review*, 114-1, 2009, p. 45-68.

34. HANHIMÄKI Jussi M., *The Rise and Fall of Detente. American Foreign Policy and the Transformation of the Cold War*, Washington DC, Potomac Books, 2013.

avec des dynamiques plus globales, comme dans les années 1960 où les mouvements de libération nationale et révolutionnaires étaient fascinés par la révolution cubaine et la figure du Che, par la victoire du Front de libération nationale (FLN) en Algérie, ou par la manière dont des Vietnamiens tenaient tête aux États-Unis. L'important, ici, est de bien comprendre à quel point les deux Grands interprétaient les logiques régionales avant tout en fonction de leur rivalité – notamment Nixon et Kissinger³⁵ – et à quel point, réciproquement, nombre d'acteurs locaux utilisaient cette rivalité pour leur compte – par exemple le régime d'Hanoi³⁶ – ou prenaient de vraies initiatives – comme les Cubains en Afrique dans les années 1970 et 1980³⁷.

Il n'est pas possible de faire ici le tour des continents et de décrypter toutes les logiques à l'œuvre ; signalons donc, seulement, quelques configurations significatives. La périodisation de la guerre froide en Asie orientale est très spécifique : tournant révolutionnaire de 1948³⁸, mise en place du système américain à l'orée des années 1950, accalmie de la seconde moitié des années 1950, radicalisation des années 1960 liée au triomphe des « durs » à Hanoi³⁹, rupture sino-soviétique, conséquences des « chocs Nixon » (doctrine de Guam, fin de la convertibilité du dollar en or, ouverture vers Pékin), et impression que, d'une certaine manière, la guerre froide est perdue en Asie pour l'Union soviétique dès la fin des années 1970. Au Moyen-Orient, elle l'est sans doute au début des années 1970, avec la défection égyptienne, la mainmise américaine sur les discussions israélo-arabes, l'impossibilité de faire agir de concert les « alliés » soviétiques (Syrie, Irak, Organisation de libération de la Palestine [OLP]), et le soutien apporté par les États-Unis à l'Irak dans la guerre contre l'Iran.

En Amérique latine, l'analyse classique fait débiter la guerre froide vers 1947-1948, avec les premières réactions à l'encontre des réformes de gauche et des formes de démocratisation qui s'étaient affirmées

35. Sur ce triomphe de la géopolitique, non pas de modération mais d'expansion : ZANCHETTA Barbara, *The Transformation of American International Power in the 1970s*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

36. NGUYEN Lien-Hang, *Hanoi's War. An International History of the War for Peace in Vietnam*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2012.

37. GLEIJESES Piero, *Visions of Freedom. Havana, Washington, Pretoria and the Struggle for Southern Africa, 1976-1991*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2013.

38. *Journal of Southeast Asian Studies*, 40-3, « The origins of the Southeast Asian Cold War » (HACK et WADE Geoff [dir.]), 2009 ; *Kajoan Malaya*, 27-1&2, « 1948, Insurgencies and the Cold War in Southeast Asia Revisited », 2009.

39. ASSELIN Pierre, *Hanoi's Road to the Vietnam War, 1954-1965*, Berkeley, University of California Press, 2013.

dans le sillage de la guerre. Bien sûr, la gauche insistait traditionnellement sur la continuité des interventions des États-Unis, leur peur pathologique du désordre et du radicalisme, et leur instrumentalisation des menaces extérieures – l'Union soviétique après l'Allemagne. Aujourd'hui, cet interventionnisme et l'anti-américanisme demeurent des objets de recherche. Mais les historiens essaient de ne plus tout interpréter à la lumière des actions américaines⁴⁰. Louis A. Perez Jr. a écrit des ouvrages remarquables sur les relations entre les États-Unis et Cuba sur le long terme, montrant la permanence des représentations à l'œuvre, tandis qu'une collection d'ouvrages consacrée aux relations bilatérales entre les États-Unis et l'ensemble des pays d'Amérique latine montre que les chronologies diffèrent d'un cas à l'autre⁴¹. En décentrant le regard et en privilégiant la lutte entre les révolutionnaires et les forces contre-révolutionnaires, il peut être tentant de considérer que la guerre froide ne commence vraiment, en Amérique latine, qu'avec la révolution cubaine en 1959⁴². Mais on peut tout aussi bien estimer qu'elle démarre avec la révolution mexicaine, ou bien même avec la violence sociale des possédants, dès le début du XX^e siècle⁴³. Encore faut-il souligner que les cycles de violence qui secouent le sous-continent depuis plusieurs décennies ne se ressemblent qu'en apparence : ainsi le modèle cubain, si prégnant dans les années 1960, est-il bien moins influent dans les années 1980, y compris au Pérou et en Colombie⁴⁴ (même si l'ensemble de la région commençait déjà à relever, dans le discours des pouvoirs et des « faucons » américains, du « narcoterrorisme »). De même, il est discutable de parler de la « violence génocidaire » de la contre-révolution à la fois pour le Cône Sud des années 1970 et pour l'Amérique centrale des années 1980 : c'est dans ce cas-ci seulement, et en particulier au Guatemala, que le terme serait pertinent⁴⁵. Quoi qu'il en soit, pour certains, la guerre froide n'est pas vraiment finie, et ne le sera pas pour les États-Unis tant qu'il restera en Amérique latine de l'antiaméricanisme,

40. Voir en particulier l'introduction et la conclusion de GARRARD-BURNETT Virginia *et al.* (dir.), *Beyond the Eagle's Shadow. New Histories of Latin America's Cold War*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 2013.

41. Voir le bilan d'Alan MCPHERSON, « Forget the Maine! The Legacy of "The United States and the Americas" », *Diplomatic History*, 35-4, 2011, p. 709-728.

42. BRANDS Hal, *Latin America's Cold War*, Cambridge, Harvard University Press, 2010. Voir aussi le numéro de *The Americas* consacré aux « Global Sixties » en Amérique latine (70-3, 2014).

43. GRANDIN Greg et JOSEPH Gilbert M. (dir.), *A Century of Revolution. Insurgent and Counterinsurgent Violence during Latin America's Cold War*, Durham, Duke University Press, 2010.

44. WICKHAM-CROWLEY Timothy, « Two "Waves" of Guerilla Movement Organizing in Latin America 1956-1990 », *Comparative Studies in Society and History*, 56-1, 2014, p. 215-242.

45. ESPARZA Maria *et al.* (dir.), *State Violence and Genocide in South America. The Cold War Years*, New York, Routledge, 2009.

une gauche populiste et anti-néolibérale... et un régime communiste à Cuba.

En réalité, l'observation ne se fait pas seulement à l'échelle régionale, mais, et de plus en plus, à l'échelle locale. Que signifie la guerre froide au regard des jeux politiques internes de tel pays, comment se traduit-elle concrètement dans telle ville ou telle île placées au cœur de la rivalité entre les deux grands (Berlin et Vienne, Saïgon et Hanoï, Quemoy et Matsu), dans telle portion du secteur militaro-industriel américain (un laboratoire, un site de stockage, une base militaire), dans telle communauté (religieuse, professionnelle, etc.), dans tel groupe (la guerre froide faisant alors rejouer des dynamiques plus anciennes) ? Quelle est son incidence sur telle famille, sur tel individu ? Comment a-t-elle fait jouer des questions « ethniques » ? Dès lors, bien entendu, la chronologie se fait extrêmement diverse, la périodisation devient des plus fluctuantes, et l'ethnologue remplace parfois l'historien⁴⁶. Les spécialistes d'histoire culturelle n'ont pas manqué de s'engouffrer dans cette voie, avec des études sur les arts, les moyens de communication, les auteurs, les œuvres, etc.

Points d'inflexion et « séquençages »

Bien entendu, la guerre froide ne commence pas par une déclaration de guerre. Les interprétations divergent donc quand il s'agit d'identifier son point de départ. Nombre d'historiens considèrent toutefois que celui-ci correspond à la fin de la Seconde Guerre mondiale et à l'immédiat après-guerre. C'est donc à partir de ce moment que nous nous proposons de mettre en évidence les inflexions qui permettraient de penser sa périodisation.

Le passage de Roosevelt à Truman constitue une inflexion importante dans la politique extérieure américaine, même s'il ne faut pas exagérer leurs différences et que les plus critiques à l'égard de la faiblesse des Démocrates n'hésitent pas à mettre leurs politiques sur le même plan. Au cours de ces années, les sujets de contentieux deviennent de plus en plus nombreux entre les États-Unis et le monde communiste. Staline, selon l'historien David Wolf, alterne les interventions en Europe et en Asie du fait de la vision eurasiatique qu'il a du conflit. Les années 1947-1948 sont celles de la rupture verbale, mais aussi économique. L'Europe est coupée en deux par le plan Marshall, qu'il est d'autant plus facile à faire accepter par le Congrès que le « coup de Prague »

46. Ces études sont tellement nombreuses qu'il serait beaucoup trop long de les citer.

et le blocus de Berlin viennent justifier les inquiétudes déjà nourries outre-Atlantique. La rupture avec Tito confirme le durcissement de l'attitude de Staline. En 1949, la situation semble cependant réglée en Europe : le traité de l'Atlantique Nord donne une garantie que la France attendait depuis 1919 (avant tout face à l'Allemagne), et permet la naissance de la République fédérale d'Allemagne (RFA). Cependant, cette apparente stabilisation ne dure pas : inquiétudes économiques à l'Ouest, explosion de la bombe soviétique, victoire des communistes en Chine, durcissement idéologique aux États-Unis, et enfin offensive de la Corée du Nord provoquent la militarisation de la guerre froide. Certaines conséquences de ce regain de tension se perçoivent encore aujourd'hui : les États-Unis n'accepteront plus jamais de ne pas être « prêts » militairement. L'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) devient alors une véritable organisation⁴⁷, tandis qu'est prise la décision de réarmer l'Allemagne. En Asie, les États-Unis s'engagent en Corée et commencent à s'enliser dans l'« engrenage indochinois » ; ils signent la paix avec le Japon et multiplient les alliances, le plus souvent bilatérales (Japon, Corée du Sud, Taiwan), parfois multilatérales (Australia, New Zealand, United States Security Treaty [ANZUS], Organisation du traité de l'Asie du Sud-Est [OTASE]).

La mort de Staline constitue ensuite un tournant majeur dans l'histoire des relations entre les deux Grands. Les débats continuent, d'ailleurs, pour savoir si, compte tenu de la mise en place d'une nouvelle équipe dirigeante en Union soviétique, l'occasion n'a pas été manquée de mettre alors vraiment fin à la guerre froide. Les positions semblent se figer en Europe après 1953 : il y a désormais deux alliances militaires face-à-face, la RFA entrant dans l'OTAN en 1955, ce qui provoque la mise en place du pacte de Varsovie ; il est, de même, beaucoup question de neutralisation au cours des années 1950, même si, de fait, celle-ci se limite à l'Autriche et ne concerne ni l'Allemagne ni la Hongrie. Pourtant, les deux camps se parlent, et ils ne cesseront plus de le faire : d'une certaine manière, la détente dure de 1953 à 1989. Il reste, par ailleurs, trois dossiers à « boucler » : Berlin (il faut attendre 1961 et l'érection du Mur pour que le problème soit *de facto* réglé), la possible nucléarisation de l'Allemagne, qui inquiète Moscou (la RFA signe en définitive le traité de non-prolifération de 1968), et la question de la reconnaissance de la carte de 1945 (qui a lieu au début des années 1970, et notamment par la conférence d'Helsinki). Enfin, n'oublions pas que la compétition est loin

47. En fait, elle commença à se structurer avant même la guerre de Corée : KAPLAN, Lawrence S., *NATO before the Korean War, April 1949-June 1950*, Kent, The Kent State University Press, 2014.

d'être finie : au contraire, c'est dans tous les domaines que l'Est ambitionne à présent de dépasser l'Ouest ; surtout, après 1955, la compétition se déroule également au sein des nouveaux États issus de la décolonisation, même si, de Bandung à Brioni, nombre d'entre eux s'efforcent de ne pas être entraînés excessivement dans une polarisation dont ils profitent, malgré tout, à bien des égards.

Passons vite sur 1962. Signalons seulement que si le cinquantenaire de la crise de Cuba a donné lieu à la publication d'un nombre considérable de publications remarquables⁴⁸, les conséquences qu'a eues la crise sur les relations internationales et sur l'histoire de la guerre froide n'ont guère été creusées. Elles sont pourtant importantes : si chacun des deux Grands se persuade qu'il faut tout faire pour éviter de nouvelles crises de ce type, nombre d'Américains en concluent – à tort – que la fermeté paye dans les relations aux Soviétiques, et nombre de Soviétiques en tirent la conséquence qu'il leur faut impérieusement se doter d'une vraie marine et œuvrer à un véritable équilibre en matière de missiles intercontinentaux.

Si 1973 a fait couler beaucoup d'encre l'an dernier⁴⁹, 1979 apparaît de toute évidence comme une charnière autrement pertinente⁵⁰. Ce moment est en effet celui où les États-Unis achèvent de durcir leurs positions face à l'Union soviétique, qui pour sa part a profité de l'augmentation du prix du pétrole ; Reagan est élu en 1980, et le néo-conservatisme, né dans les années 1970, connaît ainsi sa première heure de gloire. Par ailleurs, la Fed de Paul Volcker fait alors bondir les taux d'intérêt et casse l'inflation, les pays du Sud et de l'Est sont pris à la gorge à cause de leur endettement, produit en grande partie du recyclage des pétrodollars, et, partant, les rêves de « nouvel ordre économique international » s'envolent, alors même que le sommet des Non-Alignés de La Havane, en 1979, fait apparaître un mouvement divisé par les affrontements régionaux entre pays du Sud et en proie à la récupération d'une Union Soviétique qui perd pourtant bien du crédit après l'invasion de l'Afghanistan. En Europe, l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher et l'impulsion que celle-ci donne aux pratiques néolibérales constituent une autre rupture de taille. En Asie aussi, l'heure est au changement. D'abord en Chine. Si les voyages de Kissinger puis de Nixon à Pékin ont inauguré une nouvelle ère dans les relations entre les États-Unis et la Chine, c'est

48. Notamment *Cold War International History Project Bulletin*, 17/18, « The Global Cuban Missile Crisis at 50 », 2012.

49. *Revue internationale et stratégique*, 91, « 1973 » (CHAOUAD Robert [dir.]), 2013.

50. CARYL Christian, *Strange Rebels. 1979 and the Birth of the 21st Century*, New York, Basic Books, 2013.

seulement en 1978 qu'on peut parler de normalisation sino-américaine, de quasi-alliance entre les deux pays, et, d'autre part, que l'on peut observer les premiers signes d'ouverture en Chine⁵¹. La Chine de Deng Xiaoping se lance en effet dans des réformes économiques certes prudentes, mais qui, rétrospectivement, semblent irréversibles. Dans le sud-est du continent, les Américains peuvent se targuer d'avoir œuvré pour le bien puisque le Vietnam attaque finalement le Cambodge en 1978, après que, certes, les Khmers Rouges eurent massacré plus d'un quart de la population du pays. Les *boat-people* fuient le régime vietnamien... Ajoutons que c'est au même moment que se font jour les premiers succès des nouveaux pays industrialisés : imputés aux efforts effectués par les États-Unis pour bloquer l'expansion du communisme, ils lavent ainsi, en partie, l'humiliation vietnamienne. En tout état de cause, c'est en 1978-1979 qu'ont lieu les derniers affrontements importants en Asie, après pratiquement un siècle de guerres. La « paix asiatique », telle qu'elle existe depuis 1979 (et qui n'empêche pas l'existence d'une « seconde guerre froide » en Asie de 1978 à 1991), est désormais un sujet de réflexion⁵².

Il faut enfin rappeler que l'année 1979 est, au Moyen-Orient, celle du « grand ébranlement », qui détermine encore, pour une grande part, la situation actuelle⁵³. En premier lieu parce que la paix israélo-égyptienne de 1978-1979 marginalise l'Égypte, dont le rôle était central dans la région depuis les années 1950, et lance ainsi la course au leadership au sein du monde arabe. En deuxième lieu parce que la révolution iranienne, au-delà de ses dimensions tiers-mondistes, semble sonner le « réveil de l'Islam », réveil prophétisé, certes, depuis plusieurs années (certains annonçaient, depuis la guerre des Six-Jours, que l'Islam prendrait un jour le relais d'un arabisme mal en point, d'autres que la « décolonisation » du sud musulman de l'Union soviétique causerait l'effondrement de l'Empire, etc.). En tout cas, les événements des années 1979-1980 creusent un fossé entre les États-Unis et l'Iran, qui semble bien difficile à combler encore aujourd'hui⁵⁴, mais aussi entre l'Arabie Saoudite et l'Iran,

51. *Diplomatic History*, 33-4, « Transforming the Cold War: The United States and China, 1969-1980 », 2009, p. 545-631 ; COHEN Warren I. et BERNKOPF TUCKER Nancy, « Beijing's Friend, Moscow's Foe », dans GATI Charles (dir.), *Zbig. The Strategy and Statecraft of Zbigniew Brzezinski*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2013 ; VOGEL Ezra F., *Deng Xiaoping and the Transformation of China*, New York, The Belknap Press, 2011.

52. Le chantier a été ouvert par Stein TONNESSON, « What Is That Best Explains the East Asian Peace since 1979? A Call for a Research Agenda », *Asian Perspective*, 33-1, 2009, p. 111-136.

53. LESCH David W., 1979. *The Year that Shaped the Modern Middle East*, Boulder, Westview Press, 2001.

54. EMERY Christian, *U.S. Foreign Policy and the Iranian revolution. The Cold War Dynamics of Engagement and Strategic Alliance*, Basingstoke, MacMillan, 2013 ; BLIGHT James B. *et al.*, *Becoming Enemies. U.S.-Iran Relations and the Iran-Iraq War, 1979-1988*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2012.

qui ont rivalisé et rivalisent en Afghanistan (avec l'axe saoudo-pakistanaï), dans le Golfe, et au Levant (avec l'axe Iran-Syrie-Hezbollah). En troisième lieu parce que la révolution communiste de 1978 puis l'invasion de l'Afghanistan par l'Union soviétique en décembre 1979 font entrer ce pays dans un cycle sans fin de guerres, cela même si nombre de ses acteurs actuels, notamment les réseaux pakistanais et leurs – difficiles – alliés « islamistes » en Afghanistan, sont déjà actifs depuis la prise de pouvoir de l'ancien Premier ministre Mohammad Daoud en 1973 (ainsi le réseau Haqqani, qui le premier s'est lancé dans le jihad et a fait appel à des combattants étrangers⁵⁵). Enfin, en dernier lieu, parce que si la guerre de l'Ogaden signe sans doute la fin de la détente dans la Corne de l'Afrique, le renversement des alliances ouvre dans la région une nouvelle séquence, dramatique, marquée par l'apparition de la dictature marxiste en Éthiopie et par les tribulations de la Somalie, d'abord soutenue par l'aide américaine puis abandonnée à son sort et s'effondrant⁵⁶. On ne saurait donc trop souligner l'importance des mutations survenues à la toute fin des années 1970. Toutes les recherches récentes y insistent avec force.

Terminons ce tour d'horizon en signalant que 1983 a sans doute été l'une des années les plus dangereuses de la guerre froide⁵⁷ et que l'on peut considérer qu'elle a produit une inflexion dans les choix de Reagan, confirmée peu après par l'arrivée de Gorbatchev au pouvoir (à moins qu'il faille moins voir en Reagan un faucon devenu colombe qu'un homme qui, contre l'avis de bien des membres de son administration et de son camp, voulait dès le départ parler avec Moscou et se débarrasser davantage du spectre de l'anéantissement nucléaire que du communisme, tandis que Gorbatchev a beaucoup changé et évolué – ce qui est tout à son honneur – entre 1985 et 1991⁵⁸).

Il est sans doute assez tentant de calquer la périodisation interne de la guerre froide sur la succession des présidents américains et des secrétaires généraux du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS). Essayer de comprendre un Staline, un Khrouchtchev ou un Gorbatchev est, de fait, fondamental pour donner sens à la guerre froide et continue

55. BROWN Vahid et RASSLER Don, *Fountainhead of Jihad. The Haqqani Network*, Londres, Hurst, 2013, chapitre 1.

56. WOODROOFE Louise P., « *Buried in the Sands of Ogaden* ». *The United States, the Horn of Africa and the Demise of Detente*, Kent, Kent State University Press, 2012.

57. ADAMSKY Dmitry, « The 1983 Nuclear Crisis. Lessons for Deterrence Theory and Practice », *The Journal of Strategic Studies*, 36-1, 2013, p. 4-41 ; JONES Nate, « Countdown to Declassification. Finding Answers to a 1983 Nuclear War Scare », *Bulletin of the Atomic Scientists*, 69-6, 2013, p. 47-57.

58. Par exemple, WILSON James Graham, *The Triumph of Improvisation. Gorbachev's adaptability, Reagan's Engagement, and the End of the Cold War*, Ithaca, Cornell University Press, 2014.

logiquement à faire couler beaucoup d'encre. De leur côté, les historiens américains adorent évaluer et classer leurs présidents. Ce faisant, ils insistent davantage sur les différences qui les opposent que sur les continuités qui les unissent, à quoi ils sont encouragés par le fait que la plupart des intéressés – sauf Johnson sans doute – s'efforcent de prendre des distances par rapport à leur prédécesseur, voire, lorsque celui-ci est un adversaire politique, tentent de s'en démarquer complètement. C'est ainsi qu'Eisenhower symbolise les années 1950, Reagan les années 1980, c'est ainsi qu'on parle des « années Kissinger » ou des « années Reagan », etc. Pour autant, la fin de la guerre froide invite à relativiser l'influence des deux Grands sur le cours des événements. Pour nombre d'observateurs, ce sont bien plutôt les peuples qui ont mis fin au communisme à l'Est et donc à la guerre froide ; les Grands, eux, auraient plutôt essayé de freiner la chute du communisme (tout en voulant éviter un bain de sang) pour la raison que celle-ci ne pouvait qu'entraîner la fin de l'ordre de la guerre froide, laquelle constituait un immense saut dans l'inconnu⁵⁹.

En fait, il est possible de mettre en valeur des changements d'« ambiance » (selon le terme employé par Jean-Baptiste Duroselle) environ tous les cinq ans dans les relations internationales, notamment durant tout le XX^e siècle. Pour la guerre froide, sont désormais mis en valeur, le tournant 1949-1950, puis les années 1954-1955, consécutives à la mort de Staline. Vient ensuite une séquence de cinq ans marquée par une série de crises entre 1958 et 1962 (en Asie, à Berlin et à Cuba) qui débouchent en 1963 sur le fameux « tournant » post-Cuba (la « *hot line* », le « *test ban treaty* »). Le début des années 1960 correspond dès lors à des années d'optimisme à l'Ouest, à l'Est et au Sud. Cependant, l'Union soviétique, après l'éviction de Khrouchtchev en 1964, voit ses relations dégénérer avec une Chine en proie à la radicalisation, tandis que la fermeté des États-Unis s'accroît, au cours des deux années suivantes, face aux poussées révolutionnaires qui agitent alors la planète : prise en main du Brésil par les militaires, intervention en République dominicaine, chute de Ben Bella, arrivée de Mobutu au pouvoir, début de l'engagement massif des Américains au Vietnam, chute de Soekarno et massacre des communistes en Indonésie, etc. Jadis, René Girault et Robert Frank ont insisté sur ce tournant de 1964, mais notons que, ce faisant, ils ont sans doute survalorisé quelque peu l'importance de la reconnaissance de

59. MCDERMOTT Kevin et STIBBE Matthew (dir.), *The 1989 Revolutions in Central and Eastern Europe. From Communism to Pluralism*, Manchester, Manchester University Press, 2013, et notamment la contribution de Laszlo Borhi ; MUELLER Wolfgang *et al.* (dir.), *The Revolution of 1989. A Handbook*, à paraître, et notamment la contribution de Norman Naimark ; KRAMER Mark et SMETANA Vit (dir.), *Imposing ...*, *op. cit.*, en particulier la contribution de Thomas Blanton.

la Chine communiste par la France de de Gaulle. Les années 1968-1969 feraient ensuite entrer le monde dans une zone de turbulence... et de détente. Le tournant suivant surviendrait en 1973-1975 et ferait basculer dans une phase de tension renouvelée, qui prendrait un nouveau tour après 1979, jusqu'à l'orée du second mandat de Reagan et l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev en 1985... ce qui nous emmène jusqu'à 1989-1991.

Les grandes ruptures ont été jugées comme telles par les contemporains. Ainsi la mort de Staline a-t-elle fait penser que la guerre froide pourrait se terminer en Europe. Les dirigeants occidentaux se sont demandé si les constructions atlantistes et européennes ne s'écrouleraient pas derechef. Ce fut une des raisons de leur prudence. De même, la crise de Cuba a tout de suite été considérée comme le moment le plus dangereux de la guerre froide, et dès lors on a pu considérer que sa résolution mettait fin à la « vraie » guerre froide, celle qui menaçait le monde d'anéantissement. De même encore, l'invasion de l'Afghanistan et la chute du Mur de Berlin ont immédiatement signifié la reprise des tensions et la fin de la guerre froide. Par ailleurs, Kissinger a beaucoup fait depuis quarante ans pour expliquer que le vrai tournant de la guerre froide fut le rapprochement avec Pékin dont il avait été le maître d'œuvre.

Il demeure que la chronologie de l'entrée dans la guerre froide, celle de la détente (1955 ? 1963 ? 1972 ? pour le début, 1973 ? 1975 ? 1979 ? voire 2014 avec la crise ukrainienne pour la fin...), enfin celle de la fin de la guerre froide (1953 ? 1962 ? 1985 ? 1988 ? 1991 ?) restent discutées – et le seront encore longtemps.